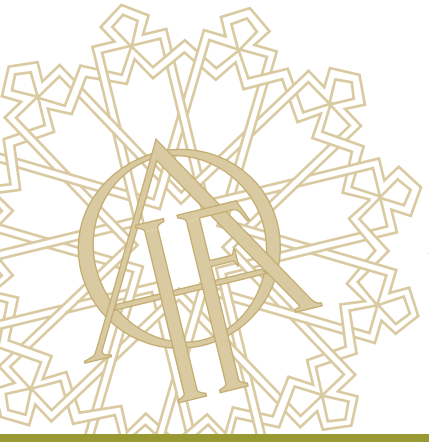
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 34 (2001), p. 315-325

Bernadette Martel-Thoumian

Le manuscrit tārīḫ 4534 de Damas: un nouvel exemplaire des Badāʾiʿ al-zuhūr d'Ibn Iyās.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

Bernadette MARTEL-THOUMIAN

Le manuscrit *tārīḫ* 4534 de Damas : un nouvel exemplaire des *Badā'iʿ al-zuhūr* d'Ibn Iyās

ON PEUT lire dans le *Fihris maḫṭūṭāt Dār al-kutub al-Ẓāhiriyya : al-tārīḫ wa mulḥaqātuhu,* catalogue établi par Yusuf Eche et édité à Damas en 1947, la notice que celui-ci a consacrée à un manuscrit intitulé *Min tārīḫ ʿalā l-sinīn* [1] et dont l'auteur serait un certain Muḥammad Badr al-dīn al-ʿAlā'ī (mort en 942/1535-1536). Ce manuscrit, un temps déposé à la Ẓāhiriyya, est à présent conservé à la Bibliothèque al-Asad à Damas avec la cote *Tārīḫ* 4534.

1. Le manuscrit : description codicologique

Il s'agit d'un ouvrage de 267 feuillets dont certains sont très abîmés. En effet, des traces d'humidité sont visibles (l'encre est partiellement effacée) et les vers ont fait leurs délices de quelques folios. Les folios 11, 12, 13, 38 et 39 sont dans un piteux état : pour les trois premiers, il en manque une partie ; pour les seconds, le bas est déchiré. D'autres manquent à la fin de l'ouvrage [2] ; ils correspondent aux mois de ḏū l-qaʿda et ḏū l-ḥiğğa 856 / novembre et décembre 1452, de muḥarram et ṣafar 857 / janvier et février 1453 [3]. Le papier utilisé est un papier avec vergeures verticales et pontuseaux, papier d'usage courant aux IXe-Xe/XVe-XVIe siècles. Nous sommes en présence d'un octavo, les mesures de la page sont de 142 mm × 209 mm et celles de la surface écrite de 108 mm × 154 mm. On compte régulièrement 19 lignes par page. La demi-reliure relativement récente ne présente aucun intérêt. Le manuscrit a été démonté et remonté, on en a pour preuve la mention portée sur chaque début de cahier par le relieur (p. ex. *kurrāsa al-rabīʿ* 2a). Les 30 cahiers sont des quinions. Les réclames sont régulières, parfois notées à l'encre rouge.

[1] Cf. Y. Eche, *Fihris maḫṭūṭāt Dār al-kutub al-Ẓāhiriyya : al-tārīḫ wa mulḥaqātuhu,* Damas, 1947, p. 100-101.

[2] Entre les folios 266a et b.

[3] Ces folios correspondent aux pages 297-305 du tome II des *Badā'iʿ al-zuhūr fi waqā'iʿ al-duhūr* d'Ibn Iyās, Le Caire, Wiesbaden, 1960-1963.

AnIsl 34 (2001), p. 315-325 Bernadette Martel-Thoumian

Dans le colophon du folio 268a, il est dit que la copie de ce manuscrit a été exécutée par Muḥammad b. Qurqmās al-ʿAlāʾī qui a achevé son travail le jeudi 28 ḏū l-ḥiǧǧa 918 / février 1513. L'écriture est un *taʿlīq* avec points diacritiques partiels, mais cette graphie est régulière et lisible. L'emploi de la pointe sèche est visible. Le copiste a utilisé l'encre noire pour réaliser son ouvrage et a eu recours à l'encre rouge dans des cas bien particuliers ; par exemple, pour signaler les années (à partir de 795/1392-1393), les mois (de manière irrégulière), mais également pour mettre en valeur les mots et les expressions charnières (*ammā baʿdu*, *fimā*…). En guise de ponctuation, on signalera la présence de signes graphiques représentés par des virgules rouges inversées ou trois virgules rouges inversées disposées en triangle placées au début et à la fin de chaque vers lorsque l'auteur cite un passage de poésie ou des dictons populaires. On remarquera également l'absence de toute vocalisation. Dans la marge, un lecteur a porté des indications qui ont uniquement pour but de permettre le repérage des événements importants comme par exemple le retour de Barqūq sur le trône (*maṭlab ʿaud Barqūq ilā l-salṭana*, 12a) ou de notices concernant des personnages importants du régime (p. ex. celle consacrée au *ṣāḥib* Faḫr al-dīn b. Makānis, 22a) [4].

2. Le manuscrit : auteur et contenu

Ce manuscrit est acéphale, et si l'on se fie à la notice établie par Y. Eche, il manquerait 28 feuillets (soit 56 « pages »). Cette affirmation est tout à fait plausible, puisqu'au folio 2a, le relieur a indiqué « quatrième cahier ». Le titre initial de l'ouvrage est donc inconnu. Le copiste mentionne dans le colophon : « C'est ainsi que se termine ce qui nous est parvenu comme nouvelles pour cette partie » (267b, 10) ; ce qui sous-entend que nous sommes en présence d'un passage d'un ouvrage plus important. Sur le premier folio, une main anonyme a noté : « partie d'une chronique inconnue » (*qiṭʿa min tārīḫ maǧhūl*), ainsi que les dates : « de 792/1390 à 856/1452 » (ce qui dans les deux cas n'est pas tout à fait exact). Il semble donc que dans un premier temps, ni la chronique – puisque c'est bien de ce type d'écrit qu'il s'agit – ni l'auteur n'aient réellement été identifiés.

Se référant à ce qui est indiqué dans le colophon, Y. Eche écrit que ces années correspondent à la cinquième partie d'une chronique (100, 21). Effectivement, le copiste signale que cette partie se clôt sur le règne d'al-Malik al-Manṣūr ʿUṯmān b. al-Malik al-Ẓāhir Ǧaqmaq et que la sixième [partie] débutera avec le règne d'al-Malik al-Ašraf Īnāl al-ʿAlāʾī. Cette cinquième partie, telle qu'elle nous est parvenue, comprend très exactement les événements qui se sont déroulés entre ǧumādā II 791 / juin 1389 et rabīʿ I 857 / mars 1453. Des notices nécrologiques sont incluses dans le récit. Néanmoins, deux questions viennent à l'esprit. Pourquoi Y. Eche n'a-t-il pas opté pour un titre tel que *qiṭʿa min tārīḫ maǧhūl* d'une part et sous-entend-il que l'auteur peut être le dénommé Badr al-dīn Muḥammad b. Qurqmās al-ʿAlāʾī (qui n'est en réalité que le copiste) de l'autre, car rien de tel ne permet, à la lecture du manuscrit, d'émettre de telles hypothèses. Quoiqu'il en soit, un Muḥammad

[4] L'expression *maṭlūb* est également employée.

Badr al-dīn al-ʿAlā'ī a bien existé. Ibn al-ʿImād lui consacre une notice dans son volumineux dictionnaire biographique, *Šaḏarāt al-ḏahab fī aḫbār man ḏahab* [5], notice qui s'inspire largement de celle qu'al-Ġazzī a rédigée à propos du même personnage dans le *Kawākib al-sā'ira bi-aʿyān al-mi'a al-ʿāšira*. Ainsi, on lit que Badr al-dīn Muḥammad al-ʿAlā'ī al-Ḥanafī al-Miṣrī fut un érudit (*ʿallāma*), un transmetteur d'*asnād* (*musnad*) et un historien (*mu'arriḫ*). Il a fait des études et a plus particulièrement suivi les leçons dispensées par Ğar Allāh b. Fahd. Al-Ġazzī le gratifie également du titre de *šayḫ* qui n'apparaît pas chez Ibn al-ʿImād [6]. Il mourut en 942/1535-1536. Nous sommes donc en présence d'un lettré et sans doute d'un auteur d'écrits historiques. On remarquera cependant que les deux biographes ne sont guère bavards quant aux origines d'al-ʿAlā'ī. Nous savons que notre homme est égyptien et qu'il appartient à l'école hanafite (majoritaire parmi l'élément turc et circassien). Cependant, ce personnage est-il celui qui a signé le texte du manuscrit ?

Deux remarques s'imposent. Tout d'abord, si al-ʿAlā'ī est réellement l'auteur de cet ouvrage, étant décédé au cours de l'année 942/1535-1536, il n'a pu être le témoin oculaire des événements qu'il rapporte ; il a donc eu recours aux ouvrages de ses prédécesseurs. Et effectivement, une lecture attentive permet de relever des citations extraites du *Kitāb al-sulūk li-maʿrifat duwal al-mulūk* de Maqrīzī (mort en 845/1442) et des *Inbā' al-ġumr bī-anbā' al-ʿumr* d'Ibn Ḥağar (mort en 852/1448), mais on s'aperçoit également que si al-ʿAlā'ī connaît bien les œuvres de ces deux auteurs, il mentionne à l'occasion d'autres chroniqueurs par exemple Ibn Duqmāq (mort en 809/1406), al-ʿAynī (mort en 855/1461) ainsi qu'Ibn Taġrī-Birdī (mort en 874/1470) et des poètes tel le fameux Ibn Ḥiğğa (mort en 837/1434). Et, deuxième point intéressant, si l'on s'attache ensuite à étudier la composition de cette chronique, on note que dans la forme, elle présente de grands traits de ressemblance avec les ouvrages « tardifs », c'est-à-dire aussi bien avec le *Ḏayl nayl al-amal fī ḏayl al-duwal* de ʿAbd al-Bāsiṭ b. Ḫalīl (mort en 920/1514) [7] qu'avec les *Badā'iʿ al-zuhūr fī waqā'iʿ al-duhūr* d'Ibn Iyās (mort en 930/1524).

En effet, outre la présence de nombreux extraits de poèmes ou de dictons populaires, on remarque que les notices nécrologiques sont systématiquement incluses dans le récit événementiel. La question qui vient alors à l'esprit est la suivante : jusqu'où va la ressemblance ? le *Tārīḫ ʿalā l-sinīn* est-il un texte original ou n'est-il qu'une simple copie du *Nayl* ou des *Badā'iʿ* ? En plus de la comparaison des manuscrits dans le cas du *Nayl* ou de l'édition de texte dans celui des *Badā'iʿ*, il y a un moyen fort simple de le savoir : il suffit de rechercher les indices personnels qu'al-ʿAlā'ī peut avoir glissés dans son ouvrage. Or, que signale-t-il au folio 249a ? « Que cette année-là (852) est né al-Nāṣirī Muḥammad b. Aḥmad b. Iyās, l'auteur de cette chronique, le samedi 6 de rabīʿ II / juin 1448, après le lever du soleil, son père l'ayant appelé Muḥammad Abī l-Barakāt. » Puis, quelques folios plus loin, il consigne que : « le 18 de ce mois (muḥarram 853 / février 1449) survint le décès

[5] Cf. Ibn al-ʿImād, *Šaḏarāt al-ḏahab fī aḫbār man ḏahab*, Le Caire, 1931-1933, VIII, p. 250.

[6] Cf. Al-Ġazzī, *Al-Kawākib al-Sā'ira bi-aʿyān al-mi'a al-ʿāšira*, Beyrouth, 1945, II, p. 70.

[7] ʿAbd al-Bāsiṭ b. Ḫalīl, *Ḏayl nayl al-amal fī ḏayl al-duwal*, ms. Bodleian, Oxford, Hutington, nos 285, 610.

du grand-père d'al-Nāṣirī Muḥammad b. al-Šihābī Aḥmad, l'auteur de cette chronique.» Al-Farḫī Iyās b. Ğunayd était âgé d'environ 85 ans. Nous apprenons que ce personnage était l'un des mamelouks d'al-Ẓāhir Barqūq et qu'il avait occupé la fonction de *dawādār* (secrétaire exécutif) sous le règne de son fils Farağ (253b). Assez curieusement, ces informations sont identiques à celles que l'on peut lire dans l'édition de texte des *Badā'iʿ* [8]. L'auteur de ce manuscrit ne serait donc autre qu'Ibn Iyās. Mais l'affaire est un peu plus compliquée qu'il n'y paraît. En effet, le copiste consigne dans le colophon qu'il s'appelle Badr al-dīn Muḥammad et, point important, qu'il est le fils d'un dénommé al-Sayfī Qurqmās al-ʿAlā'ī qui fut *amīr aḫūr (*émir des écuries*)* et qui mourut en 877/1472. Or, la sœur d'Ibn Iyās a été mariée avec un personnage qui présente des points communs avec Qurqmās (nom, fonction et date de décès semblables), ce qui est fort troublant [9]. Il s'agit sans aucun doute du même individu, et Badr al-dīn Muḥammad est donc certainement le neveu d'Ibn Iyās, et par conséquent l'arrière petit-fils d'Iyās. Le copiste du manuscrit s'avère donc être un proche de l'auteur et il a réalisé son travail du vivant de ce dernier. Ces deux indications sont, ainsi que nous le verrons plus loin, de la plus haute importance.

Le mystère planant sur l'identité de l'auteur ayant été résolu, il nous reste à étudier le texte du manuscrit. Ibn Iyās a laissé une histoire de l'Égypte qui n'a réellement d'intérêt que pour la période dont il a été le témoin oculaire. Les premières versions qui ont été publiées (Le Caire 1884-1888, réimpression Bulaq 1894) présentent des différences notables avec l'édition de texte en 6 volumes (correspondant à 5 tomes) réalisée par Muhammad Mustafa. Celui-ci a utilisé, outre l'édition de Boulaq, divers manuscrits déposés dans les bibliothèques de Leyde, de Londres, de Paris, de Téhéran et de Vienne ; c'est pourquoi nous avons choisi de nous y référer dans notre étude.

Notre manuscrit, dont les premiers folios ont disparu, constitue donc la cinquième partie d'une vaste chronique, et il devait commencer avec l'avènement de Barqūq, c'est-à-dire en ramaḍān 784 / novembre 1383. En effet, on peut difficilement concevoir que le début du règne de ce sultan ait pu figurer à la fin de la quatrième partie. Le découpage de la chronique dans l'édition est différent, et nous avons eu recours au tome I, fascicule 2 page 409 et au tome II jusqu'à la page 306 [10], ce qui donne un total de 704 pages. Mais comment un manuscrit de 267 folios (534 «pages») pouvait-il être à l'origine d'une édition aussi volumineuse sachant que toutes les années ainsi que les mois sont signalés à de rares exceptions près [11] et que l'édition ne comporte que peu de notes. S'agissait-il véritablement des *Badā'iʿ* ? Il ne restait plus qu'à comparer les deux textes, ce que nous fîmes. Le constat fut le suivant : pour les années comprises entre 791/1388 et 797/1395 incluses mais également entre 811/1408 et 857/1453 incluses, les deux textes sont identiques ou du moins les différences sont-elles minimes. Par contre, les deux versions concernant les années 798/1395 à 810/1408 incluses présentent des différences notables, voire des variantes.

[8] Ibn Iyās, *Badā'iʿ*, II, 263 (1-3), 271 (22), 272 (1-3).

[9] Cf. W. Brinner, E.I. 2/III, 835-837. Le père d'Ibn Iyās a eu 25 enfants, seuls trois d'entre eux ont survécu : l'auteur, ainsi qu'un autre garçon et une fille.

[10] Le tome I couvre les années 764-815 / 1363-1412, le tome II les années 815-872 / 1412-1468.

[11] Les mois de šaʿbān 848/novembre 1444 et de ṣafar 855/mars 1450 ne figurent pas dans le manuscrit (cf. 239a ; II, 244 et 262b ; II, 289).

3. Le manuscrit et l'édition de texte

3.1. Les années communes : 791/1388 à 797/1395 et 811/1408 à 857/1453

Notons que même pour ces années, des différences existent entre le manuscrit et l'édition de texte. Certaines sont dues à des erreurs commises par le copiste que l'on pourrait qualifier de fautes d'inattention : par exemple, il faut lire pour l'année 812/1409, ǧumādā II (I/2, 799) et non ǧumādā I (107b, 15-16), *tuwuffiya* (II, 238, 19) et non *walāya* (236b, 16) ainsi qu'Alṭunbuġā al-Marqabī (II, 68, 10) et non *al-Maġrabī* (152a, 16) [12]. Le cas du *musnad* Ǧamāl al-dīn al-Rāʿī laisse rêveur. En effet, dans l'édition, il est écrit qu'il était l'un des prodiges de l'Égypte (*wa kāna uʿǧūbata bi-Miṣr*, II, 36, 15), dans le manuscrit, de son siècle (*wa kāna uʿǧūbata ʿaṣrihi*, 136b, 1) !

On peut observer également des variantes lexicales. Ainsi, la route du Ḥiǧāz (188a, 7) est-elle qualifiée de chemin des pèlerins (*ṭarīq al-ḥuǧǧāǧ*, II, 140, 9) ; le jour du sacrifice de *yaum ʿīd al-naḥr* (165a, 17) et de *yaum al-uḍḥiyya* (II, 94, 6) et l'épidémie (*wabā'*, 152a, 4) de fièvre (*wird*, II, 67, 13). On note également l'emploi fréquent du mot Miṣr (I/2, 446, 14) à la place d'al-Qāhira (17b, 6).

Plus surprenant, après vérification : la lecture des deux textes permet de constater que le texte du manuscrit est plus fiable que celui de l'édition. Même s'il y a confusion entre ʿAlam al-dīn Dā'ūd b. al-Kuwayz (II, 65, 11) et son frère Ṣalāḥ al-dīn Ḫalīl (151a, 2), Ḫawand ʿĀ'iša, morte en ḏū l-qaʿda 819 / décembre 1416 est bien la sœur d'al-Ẓāhir Barqūq (132a, 13) et non sa fille (II, 29, 15) ; le *laqab* de Muḥammad al-Tanasī est Nāṣir al-dīn (221a, 12) et non Šams al-dīn (II, 208, 1) et Ibn Qaṭṭara est nommé *nāẓir al-dawla (*contrôleur des bureaux financiers, 198a, 7) et non pas *nāẓir al-ǧayš (*contrôleur de l'armée, II, 160, 14).

3.2. Les années différentes : 798/1395 à 810/1408

L'étude et la comparaison des deux textes montrent d'une part que le récit événementiel du manuscrit est résumé ou que certains faits sont passés sous silence, et, d'autre part, l'existence d'obituaires à la fin dudit récit.

3.2.1. Le récit événementiel

Signalons d'abord que les mois de ḏū l-qaʿda et de ḏū l-ḥiǧǧa 799 / juillet-août 1397 (36b-37a ; I/2, 491) et de ǧumādā I 804 / décembre 1401 (75a-b ; I/2, 646) sont identiques à quelques mots près et que le mois de ǧumādā II 801 / janvier 1399 n'existe pas dans le manuscrit. De la même manière, celui de šawwāl 810 / février 1408 ne figure pas dans l'édition, les événements sont consignés en ḏū l-qaʿda / mars.

[12] En 802/1400, le copiste a répété le mois de ḏū l-qaʿda alors que c'est ḏū l-ḥiǧǧa qu'il faut lire (60a, 15).

En ce qui concerne le récit événementiel proprement dit, des passages entiers et homogènes de l'édition n'apparaissent pas dans le manuscrit, quelle que soit l'année prise en compte. On notera que parmi ces passages omis, certains commencent par « *qāla al-Maqrīzī…* » (I/2, 484, 21 et suiv. ; 492, 5 et suiv. ; 510, 20 et suiv.) ; ce qui peut sous-entendre que ce sont des ajouts postérieurs, mais l'hypothèse contraire peut également être envisagée. Une question cependant reste en suspend : pourquoi est-ce que ce sont précisément ces années-là qui sont dissemblables ?

Par ailleurs, on signalera que les différences de datation d'un même événement sont fréquentes, même si les dates complètes (quantième, jour et mois) sont rares dans le manuscrit. Cette imprécision n'a rien d'étonnant si on compare plusieurs chroniques. Néanmoins, dans le cas présent, on remarque des décalages constants d'un mois sur l'autre dans les informations. Ainsi, la forte hausse des prix que connaît l'Égypte en 805 est-elle notée en rabīʿ II / novembre 1402 dans le manuscrit (81a, 9) et en ǧumādā I / décembre dans l'édition (I/2, 664, 22). Semblablement, la *fitna* qui éclate la même année entre les émirs et les mamelouks sultaniens est signalée en ǧumādā I 805 / décembre 1402 (81a, 19) dans un cas et en raǧab / janvier 1403 (I/2, 667, 20) dans l'autre. Et plus tard, l'épidémie de peste de šaʿbān 809 / janvier 1407 (97a, 18) n'est mentionnée qu'en šawwāl / mars dans l'édition (I/2, 769, 18). Mais que penser de ces divergences quand l'auteur lui-même affirme dans le manuscrit que ce qu'il écrit est exact : « *hāḏā al-kalām saḥīḥ* » (99b, 14) [13] ?

Il faut également constater que certains passages, tout en présentant des similitudes, ne nous donnent pas une version identique des faits. Par exemple, on lit dans le manuscrit qu'en muḥarram 800 / septembre 1397, l'*amīr maǧlis* (émir audiencier) Šayḫ al-Ṣafawī doit être incarcéré mais que la plupart des émirs interviennent en sa faveur auprès du sultan et qu'il est finalement envoyé sans poste à Jérusalem. Dans l'édition, l'émir est gratifié d'une *ḫilʿa* (robe d'honneur) et nommé *nāʾib* (gouverneur) de Ġazza, puis le lendemain, il est destitué et envoyé à Jérusalem (37a, 16-19 ; I/2, 492-493).

Observons aussi qu'à maintes reprises, les informations contenues dans le manuscrit sont minimales. Ainsi, le mois de ṣafar 800 / novembre 1397 ne prend en compte que le défilé du cortège sultanien ainsi que les nominations (la liste est loin d'être exhaustive) et les gratifications que le souverain a accordées, mais rien n'est dit à propos des *iqṭāʿāt* attribuées à cette occasion (37b, 1-7 ; I/2, 493, 10-18). De la même manière, la liste du personnel militaire, religieux et administratif en poste au début de 801/1398, qui figure dans l'édition (I/2, 500), est passée sous silence dans le manuscrit. Quant au mois de šaʿbān 803 / mars 1401, il est réduit à quatre lignes (70b,10-14) et on n'a indiqué que deux remplacements de *qāḍī l-quḍāt*, alors que dans l'édition sont énumérés le retour d'Ibn Ḫaldūn au Caire, les allées et venues des émirs en poste en Syrie, les nominations et les destitutions mensuelles (I/2, 622-624) [14]. Si dans l'édition, le mois de ṣafar

[13] Entre les folios 66a et 70b, il y a un passage qui correspond au mois de ǧumādā II mais qui, dans l'édition, est placé après celui de ṣafar (cf. I/2, 608-621).

[14] Les mois de ṣafar, ǧumādā I et II 809 / juillet, octobre et novembre 1406 sont brefs c-à-d. réduits à quatre lignes, cf. 96b-97a.

807 / septembre 1400 n'est quasiment consacré qu'à des considérations économiques (I/2, 694-696), dans le manuscrit, les trois lignes qui constituent ce mois relatent uniquement les révoltes de l'émir Šayḫ, *nā'ib* Šām (87b, 13-15). Et en effet, pour toutes ces années, un constat s'impose : dans le manuscrit, ce sont les faits politiques qui sont consignés de manière préférentielle. Le cas de figure extrême est représenté par certains mois qui ne renferment que des notices nécrologiques, un peu comme si aucun événement politique, économique ou social notable ne s'était produit ou n'était digne d'intérêt [cf. les mois de rabīʿ I 801 / novembre 1398 (43b-44a), de ḏū l-qaʿda 805 / mai 1403 (83a-84a) [15], de šaʿbān 807 / février 1405 (88b-89a) [16], de raǧab 808 / décembre 1405 (94b-95a) et enfin celui de rabīʿ I 810 / août 1407 (99b-100a)].

3.2.2. Les notices nécrologiques

On constate, en ce qui concerne l'édition, qu'à partir de 801/1398, une liste de personnalités décédées dans l'année apparaît à la fin du récit événementiel et ce jusqu'à l'année 810/1408 incluse (l'année 802/1400 constitue dans les deux cas une exception car il n'y a aucun obituaire) [17]. Ces obituaires sont introduits par la formule consacrée : « parmi ceux des notables qui sont décédés cette année. » Dans le manuscrit, cette liste n'existe réellement que pour les années 801/1399 et 803/1401. En effet, l'année 804/1402 ne comporte qu'une seule biographie qui suit celle d'un personnage décédé au mois de ḏū l-ḥiǧǧa (80b, 2). Il faut cependant noter que ces récapitulatifs ne constituent pas les seules bases de données, car dans le manuscrit, des notices sont toujours consignées à l'intérieur de chaque année. Ainsi, pour l'année 801/1399, trois personnages figurent à la fois dans le récapitulatif et dans le récit événementiel [18], et pour l'année 803/1401, toutes les notices du récapitulatif sont citées dans la chronique. Dans l'édition, le processus est un peu différent ; on ne trouve plus de notice intégrée au récit à partir de l'année 806/1406. Ces obituaires, outre leur contenu, sont intéressants car ils constituent une rupture dans la composition de la chronique et on est en droit de se demander si l'auteur ne les a pas ajoutés ultérieurement, ce qui sous-entendrait un remaniement du texte. Un élément vient corroborer cette hypothèse car ces notices n'obéissent à aucun ordre alphabétique ou chronologique.

Signalons également que les nécrologies compilées dans le manuscrit sont inférieures en nombre à celles de l'édition [19]. Si on considère l'année 803/1401, les récapitulatifs du manuscrit et de l'édition comprennent respectivement 11 et 32 notices (73b ; I/2, 635-638) [20].

[15] Ce mois se résume à la notice du *šayḫ al-islām* Sirāǧ al-dīn al-Bulqīnī.

[16] On notera que la notice consacrée à Tīmūr Lank est quasiment identique à celle du texte édité (I/2, 709).

[17] En tête de la page 550 du tome I/2 apparaît le mot *wafayāt*.

[18] Ce sont les personnages suivants : les émirs Arġūn Šāh al-Ibrāhīmī et Baklamiš al-ʿAlā'ī, ainsi que le *qāḍī l-quḍāt* Nāṣir al-dīn al-Tanasī.

[19] Année 804, éd. : 11, ms. : 8 ; année 805, éd. : 16, ms. : 12 ; année 806, éd. : 15, ms. : 11 ; année 807, éd. : 12, ms. : 9 ; année 808, éd. : 25, ms. : 15 ; année 809, éd. : 18, ms. : 6 et année 810, éd. : 7 et ms. : 3.

[20] Par comparaison, pour la même année, dans les *Sulūk* de Maqrīzī, on en compte 30, dans les *Inbā'* d'Ibn Ḥaǧar 138, dans les *Nuǧūm* d'Ibn Taġrī-Birdī 20 et dans la *Nuzha* de Ṣayrafī 40.

On lit à la fin des notices du manuscrit que : « Certes, il y a eu d'autres décès cette année, que le nom des personnages est parvenu à l'auteur mais que celui-ci les a signalés tout au long de son récit » (73b, 14-15). Ceux-ci sont au nombre de 10, car trois d'entre eux sont déjà mentionnés dans le récapitulatif [21], ce qui nous donne un total de 21 individus, nombre inférieur à celui de l'édition. S'agit-il alors des mêmes personnes ? La réponse est affirmative. Cependant, dans le manuscrit, est signalé également le décès de Ḫalīl, fils de l'émir Tankiz (73b, 10) [22] qui est omis dans l'édition. Les deux récapitulatifs se terminent sur des réflexions désabusées. Selon l'auteur, ce fut une année terrible car aux rigueurs de l'hiver, aux rebellions et aux désastres causés par Tīmūr Lank vinrent s'ajouter les impositions arbitraires qu'eurent à subir les Égyptiens (73b ; I/2, 638). On notera également que, pour l'année 806/1403-1404, deux individus cités dans le manuscrit ne le sont pas dans l'édition (86a, 6 et 16).

Les descriptifs sont-ils systématiquement identiques ? En fait, très peu le sont, il y a toujours des variantes, des ajouts et même parfois des renseignements contraires. Par exemple, dans le cas de l'émir Baklamiš al-ʿAlā'ī, décédé en 801, les deux notices incluses dans le récit événementiel du manuscrit et de l'édition sont identiques (43a, 5-6 ; I/2, 511, 16). On lit que ce personnage est mort à Jérusalem en muḥarram 801 / septembre 1398 et qu'il était *tirḫān* [23]. Curieusement, les quelques lignes qui lui sont consacrées dans les récapitulatifs sont sensiblement différentes : le manuscrit (53b, 1-2) nous apprend qu'il avait occupé le poste d'*amīr silāḥ* (émir des armes) mais qu'au moment de sa mort, il était sans emploi (*baṭṭāl*) ; dans l'édition, on lit qu'il avait été *amīr silāḥ wa mağlis* et que son décès avait eu lieu en ṣafar (un mois plus tard ; I/2, 550, 11). De la même manière, l'*amīr mağlis* Šayḫ al-Ṣafawī donné dans le manuscrit comme étant mort à Jérusalem sans emploi (53b, 2), est dit décédé lors de son emprisonnement dans la citadelle de Marqab dans l'édition (I/2, 551, 1).

Certaines notices du manuscrit sont lapidaires alors qu'elles font l'objet d'un développement dans l'édition. La notice du vizir Tāğ al-dīn ʿAbd al-Razzāq b. Abī l-Farağ est significative : dans le manuscrit, l'auteur s'est borné à l'énoncé du nom du personnage (92b, 8), alors que dans l'édition, il nous livre un exposé sommaire de la vie de ce dernier (I/2, 756).

Nous terminerons cette étude sur deux remarques, la première concernant les ajouts « littéraires », la deuxième la précision du récit.

Fragments de poésie et dictons populaires émaillent la chronique. Il faut signaler que c'est une constante et que toutes les citations qui figurent dans le manuscrit sont dans l'édition, à quelques rares exceptions près [24]. Et même lorsque dans le manuscrit les faits

[21] Ce sont : le *qāḍī l-quḍāt šāfiʿī* Badr al-dīn Abū l-Baqā' al-Subkī, les *qāḍī l-quḍāt mālakī* Nūr al-dīn b. al-Ǧalāl et Šihāb al-dīn al-Nuhayrī.

[22] On lit : « est décédé Sayyidī Ḫalīl b. Tankiz, *nā'ib* Šām » et précision qui a son importance : « il était [également] le fils de la fille d'al-Nāṣir Muḥammad b. Qalāwūn ».

[23] Ce terme signifie prince, chef, et c'est un titre propre au pays de Khorassan, cf. Kazimirski, Dictionnaire arabe-français, II, 68.

[24] Cf. par exemple tome I/2, p. 818, il manque un vers entre les lignes 10 et 11 qui se trouve dans le ms au folio 113b, 8.

sont résumés, comme c'est le cas en raǧab 800 / mars 1398 où nous sont rapportés les démêlés entre Ibn al-Ṭablāwī et le sultan Barqūq, les dictons sont scrupuleusement rapportés dans les deux textes (39a ; I/2, 498-499). Notons également que la citation est reproduite quelle que soit sa longueur. Ainsi le long poème élégiaque (34 vers) de Šams al-dīn al-Zarkašī qui orne la biographie de Barqūq (49a-b ; I/2, 534-535) est-il mentionné intégralement. Les œuvres personnelles sont souvent consignées. On peut lire à la fin de la notice du *qāḍī* Zayn al-dīn Abū Bakr al-ʿAǧamī al-Ḥalabī, décédé en ḏū l-ḥiǧǧa 795 / octobre 1393, quatre vers de sa composition (25b-26a ; I/2, 463-464).

D'une manière générale, le style du manuscrit est en maintes occasions plus concis et gagne en clarté. Même résumé, le texte est toujours précis et paradoxalement il l'est davantage que celui de l'édition qui est plus étoffé. Ainsi, le *laqab* d'un tel est-il consigné (Šihāb al-dīn, 117b, 14 ; I/2, 826, 21) ou l'appartenance religieuse de tel autre (*al-ḥanafī*, 126b, 19 ; II, 19, 6) est-elle mentionnée. Dans le cas du grand émir Damurdaš al-Muḥammadī, nous apprenons qu'il a été gouverneur de différentes *niyābāt* mais également *atābak* (chef des armées) d'Égypte (126b, 15 ; II, 19, 1). Lorsqu'un émir déchu est envoyé à Alexandrie, on nous rappelle régulièrement que c'est dans la prison du port qu'il va être incarcéré (122b, 11 ; II, 10, 2). Ce souci du détail est également présent quand, en šawwāl 800 / juin 1398, deux fils du sultan Barqūq sont circoncis ; leurs titres mais aussi leurs noms sont mentionnés : Sayyidī Faraǧ et Sayyidī ʿAbd al-ʿAzīz (39b, 10-11 ; I/2, 500, 13). On retrouve cette précision en ḏū l-ḥiǧǧa 804 / juillet 1402, année pendant laquelle aucun croyant résidant en Syrie et en Iraq ne fit le pèlerinage car les Bédouins sévissaient sur les routes (80a, 19 ; I/2, 657, 14-15).

Il nous faut également signaler que certains événements qui ont leur importance ne figurent que dans le manuscrit. C'est ainsi qu'en ǧumādā II 804 / janvier 1402, on a recommencé à dire la *ḫuṭba* dans la mosquée des Omayyades, ce qui ne s'était plus produit depuis le passage de Tīmūr Lank qui l'avait endommagée (75b, 15-16), ou qu'en ḏū l-qaʿda 807 / mai 1405, le sultan Faraǧ nomma Šihāb al-dīn Aḥmad b. al-Ḍiyyā al-Bīrī *qāḍī ḥanafī* et Maǧd al-dīn al-Fāsī al-Maġrabī *qāḍī mālakī* à la Mekke. Ces deux nominations constituent une nouveauté car jusqu'à cette date, il n'y avait en poste qu'un *qāḍī šāfiʿī* dans cette ville (90a, 4-5).

Conclusion

Nous sommes donc bien en présence d'un extrait des *Badā'iʿ al-zuhūr fī waqā'iʿ al-duhūr* dont l'auteur est Ibn Iyās. Ce texte, ainsi que nous l'avons montré au cours de notre étude, offre des similitudes et des différences si on le confronte à celui édité par M. Mustafa.

Parmi les manuscrits utilisés par ce dernier lors son travail d'édition, seule la copie de Téhéran présente à nos yeux un réel intérêt. Celle-ci a été réalisée le jeudi 2 raǧab 904 / février 1498 et par Ibn Iyās lui-même. Il s'agit donc d'un travail antérieur à celui déposé à la bibliothèque al-Asad dont la date exacte, rappelons-le, est le jeudi 28 ḏū

l-ḥiğğa 918 / février 1513. On relèvera cependant que dans le colophon du manuscrit de Téhéran, l'auteur signale qu'il s'agit de la septième partie (?) et non de la cinquième des *Badā'iʿ*, alors que la fourchette chronologique envisagée (ramaḍān 784 / novembre 1383 - rabīʿ I 857 / mars 1453) est la même pour les deux ouvrages. Mentionnons également que si un grand nombre d'ajouts signalés entre crochets dans l'édition proviennent du manuscrit de Téhéran et figurent dans le texte de Damas, d'autres sont curieusement absents [25]. On peut faire les mêmes remarques à propos des variantes lexicales (qui sont peut-être des corrections ?) que l'on peut relever dans les autres manuscrits, alors qu'ils ont été réalisés postérieurement et en particulier après la mort de l'auteur (cf. ms. Paris exécuté le 6 ṣafar 1058 / mars 1648). Et même si la copie de Leyde réalisée en 1005/ 1569 passe pour être un original, du moins est-elle considérée comme une copie de référence (*aṣl*), comment expliquer que les ajouts qui figurent dans le manuscrit de Téhéran soient absents ?

À partir de ces différentes remarques, on peut se demander si d'une manière générale un auteur avait un droit de regard sur les copies réalisées à partir de « son original » (mais quel sens donner à ce mot) ? Le copiste s'arrogeait-il le droit de rectifier une information qu'il jugeait erronée ou une expression incorrecte ; l'auteur avait-il alors connaissance de cette copie « remaniée » ? Quelles étaient les relations entre les deux personnages ? Dans le cas présent, qui est le commanditaire du manuscrit qui est actuellement déposé à la bibliothèque al-Asad ? Si nous prenons en considération la date de copie et le nom du copiste, il est impossible qu'Ibn Iyās n'ait pas eu connaissance de cette version qui visiblement prenait en compte celle déposée aujourd'hui à Téhéran. Al-ʿAlā'ī, neveu de l'auteur et si l'on en croit ses biographes, historien à ses heures, semblait être à même d'effectuer un travail de qualité, même si l'on peut observer quelques curiosités en ce qui concerne la réalisation matérielle de l'ouvrage [26]. Quoiqu'il en soit, s'agissant du contenu, a-t-il résumé de son propre chef les années 798-810, ou a-t-il agi à la demande de l'auteur ? À partir de quels critères les événements retenus ont-ils été sélectionnés ? Certains faits que nous avons signalés et qui ne figurent dans aucune copie sont-ils des ajouts propres à al-ʿAlā'ī qui les jugeaient importants ? Il faut souligner que le manuscrit de Damas présente une certaine harmonie de composition qui fait défaut aux autres copies, et qui le place dans la filiation des années composées ultérieurement. Mais peut-être s'agit-il plus simplement d'une version réalisée avant celle de Téhéran, et qui aurait pu être copiée ne serait-ce que dans le but de la conserver [27].

En outre, M. Mustafa écrit qu'il y a à Princeton un manuscrit qui a été exécuté en 993/1585, et qui a été réalisé d'après une copie authentique, c'est-à-dire de la main d'Ibn Iyās en muḥarram 909 / juin 1503. Or, cet écrit s'arrête à l'année 655/1258. Il est donc postérieur dans son exécution à l'exemplaire de Téhéran (raǧab 904 / février 1498) qui

[25] Cf. les deux biographies placées entre crochets de la p. 245 (tome II) qui n'existent pas dans le ms (cf. 240a).

[26] Al-ʿAlā'ī a-t-il copié de nombreux manuscrits ? C'est la question qui vient à l'esprit en lisant la copie. En effet, on note que dans certains cas, lorsque le mot est trop long et la place insuffisante, le copiste a choisi, soit d'effectuer une césure (cf. 21a, 7-8, le mot al-Qāhira,), soit de laisser le mot inachevé (*al-tawa*) et de le répéter à la ligne suivante (*al-tawağğuh*, 89a, 11-12). Ces pratiques sont, à notre avis, peu courantes.

[27] Ibn Iyās, *Badā'iʿ*, I/2, 8.

paradoxalement traite de faits qui se sont déroulés plus d'une centaine d'années plus tard (784/1383 à 857/1453). Notre auteur avait-il, lorsqu'il a conçu le projet d'écrire « son histoire », tous les éléments nécessaires à sa disposition mais également une conception globale de son œuvre ? Ne peut-on alors envisager que dans un premier temps, il rassemblait sa documentation peut-être pour une période donnée. Puis, qu'il rédigeait, et cela sans se préoccuper de la chronologie, effectuant des ajouts ou des modifications en fonction des indications complémentaires qui lui parvenaient ensuite.

C'est en considérant toutes ces hypothèses que nous nous rallions à l'idée que D. Wasserstein a développée dans un article consacré à l'œuvre littéraire d'Ibn Iyās [28]. Nous pensons donc à sa suite que notre manuscrit n'est sans doute qu'une étape dans l'évolution de la chronique intitulée *Badā'iʿ al-zuhūr fī waqā'iʿ al-duhūr,* car cette dernière a subi des remaniements et est probablement restée inachevée à la mort de son auteur.

Néanmoins, il est fâcheux que les premiers folios de notre copie aient disparu et que le dernier soit en si piteux état, car ils nous auraient peut-être fourni des renseignements sur d'éventuels possesseurs ou lecteurs. Ces indications nous auraient sans doute permis d'envisager, même partiellement, une reconstitution de l'histoire de l'ouvrage [29].

[28] D. Wasserstein, « Tradition manuscrite, authenticité, chronologie et développement de l'œuvre littéraire d'Ibn Iyās », *Journal asiatique*, 280, 1992, p. 95-96.

[29] Ainsi, l'exemplaire des *Badā'iʿ* (795 folios), achevé à la fin de muḥarram 1041 / juillet 1631 et longtemps waqf de la madrasa Aḥmadiyya d'Alep, a-t-il été annoté par différents lecteurs, ce qui n'est pas le cas de notre ouvrage. Cf. B. Martel-Thoumian, *Les manuscrits historiques de la Bibliothèque nationale de Damas. Période mamelouke (648-922 H./1250-1517)*. À paraître.